L'Abeille de la Nouvelle-Orleans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureaux: 323 rue de Chartres.
Entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office at New Orleans Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES OU LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE.

Réjouissance complète.

Les Américains ont pu se livrer hier à toute la réjouissance possible à l'occasion du cent trente et unième anniversaire de l'acte aussi noble que courageux qui servit de base à leurs institutions sociales.

La prospérité est générale et l'ordre intérieur n'est troublé çà et là que par des incidents insignifiants, qui n'ont qu'un intérêt local et qui sont du reste inhérents à la vie d'une nation républicaine. Avec les puissances étrangères l'Union Américaine entretient les meilleures relations. Pas un pays qui ne recherche son amitié, qui ne travaille à resserrer les liens commerciaux qui l'unissent à elle ou à en nouer de nouveaux. Elle a envoyé à la grande conférence internationale de paix qui se tient actuellement à La Haye des délégués pour exposer les vues de son gouvernement, vues essentiellement pacifiques dont la sincérité sera d'un grand poids dans les délibérations.

Il y avait cependant une ombre à ce tableau: le différend entre les Etats-Unis et le Japon. Le Mikado, son gouvernement et ses sujets paraissaient enclins à irriter les Américains, à trouver un sujet de querelle dans le plus banal incident, et il était permis de se demander si le petit peuple jaune, grisé outre mesure par ses succès sur les Russes dans le nord-est de l'Asie, ne se croyait pas appelé à dominer sur tous les autres et n'allait pas, pour commencer, chercher noise à la grande république de l'Amérique du Nord.

C'était inquiétant, parce que, en somme, quel qu'en put être le résultat définitif, et il n'était pas douteux, une guerre eut été aussi déplorable que stupide pour des motifs comme ceux que mettaient en avant les Japonais.

Mais, fort heureusement, et précisément en cette date du 4 juillet que célèbre avec vénération tout bon citoyen américain, l'horizon s'est entièrement éclairci. Des avis reçus de divers points, d'Asie, d'Europe, de la capitale et d'autres villes des Etats-Unis, indiquent à n'en pas douter que la crise n'est nullement grave, et que si la controverse avec le Japon peut durer quelque temps encore, peut-être des années, elle ne s'étendra pas à un terrain dangereux.

Il faudrait, semble-t-il certain, de bien plus graves différends que ceux qu'ont suscités les incidents de San Francisco et la restriction de l'immigration pour que le Japon et les Etats-Unis en vinssent aux prises.

Il n'est pas jusqu'à la décision du gouvernement de Washington d'assembler toutes les grosses unités de sa flotte de guerre dans le Pacifique qui ne soit de bon augure.

Les cuirassés n'étaient maintenus dans l'Atlantique que parce qu'on avait à Washington des raisons de soupçonner les intentions de l'Allemagne. Or les autorités américaines seraient maintenant si rassurées de ce côté qu'elles ne craindraient pas de dégarnir presque complètement de forces navales l'Atlantique.

Ainsi, hier, en ce jour de fête nationale, le peuple américain jouissait d'une paix et d'une prospérité exceptionnelles à l'intérieur et d'une sécurité complète à l'extérieur. Un peuple ne peut désirer mieux, et c'est en toute confiance qu'il a pu se livrer à la réjouissance.

Le Tempérament méridional.

Il est bien remarquable que les graves événements qui se passent actuellement dans le Midi n'aient été prévus par aucun des parlementaires que ce même Midi délègue à la Chambre des députés. Il est encore plus remarquable que nul parmi ceux-ci n'ose affronter, en cette période de crise, le contact de ses électeurs. Jamais le vice fondamental du système jacobin, qui est la centralisation aveugle et brutale, n'a été plus nettement démontré. Non, le Midi n'est pas séparatiste. Mais, ce qui est tout différent, il tient à ses libertés municipales, conditions de sa prospérité. Il a des tendances fédéralistes, o un besoin de reconstituer sa figure de province sous la caricature départementale. Sa représentation officielle ne lui suffit plus. Marcellin Albert, même si on l'avait arrêté à l'heure où j'écris, et le docteur Ferroul, actuellement sous les verrous, demeurent les arbitres d'une situation qui apparaît presque comme insoluble.

Pour quiconque connaît les gens de là bas, leur rapidité d'imagination et leur sagacité politique, ce n'est ni avec des mots, ni avec des fusils que l'on fera cesser l'agitation. Il faut tenir compte de ce fait qu'en terre de Languedoc ou de Provence tout le monde est plus ou moins orateur et par conséquent fixé sur l'efficacité d'un beau discours: "Quand tu as parlé pendant une bonne heure, alors aborde ton sujet en cinq minutes." Tel est ou à peu près un proverbe à l'usage des bavards. Il y a des circonstances où la musique verbale ne satisfait plus, où c'est la précision qui importe.

Mon père a noté avec soin les caractéristiques méridionales. A côté de Tartarin-Quichotte, il a placé Tartarin-Sancho, qui rabat le mirage de son partenaire sur le plan de la réalité. La hâblerie du politicien Roumestan est doublée d'une très fine jugeotte qui le retient sur la pente des erreurs expansives. Par une contraste amusant le froid Bompard cache sous sa placidité apparente un illusionnisme frénétique. Que de fois nous nous sommes divertis à faire causer le type "Caton", le "maître bon sens" qui promène dans les cafés et sur la placette sa face grasse aux solides méplats et ses aphorismes prudhommesques! Celui-là pèse le pour et le contre et, dans sa crainte de manquer de pondération, ne se détermine jamais.

Le défaut de ces natures mobiles n'est que l'envers de leur qualité: c'est la trop grande facilité de gesticulation et d'élocution. On se dépense en attitudes avant le moment d'agir. Cela fait supposer aux non clairvoyants que la résistance sera faible. Mais l'homme du Midi entre aisément dans l'opiniâtreté et même dans l'héroïsme comme dans tous les rôles, de sorte qu'il peut dérouter en quelques minutes les plans et combinaisons de ses adversaires.

Il aime le groupement et le coude à coude. Il se sent naturellement citoyen, avec la vue nette de ses droits. Il a l'organisation dans le sang. L'aptitude à constituer un bureau, une permanence, une commission, à diviser le travail, à délibérer et à accepter un mot d'ordre se transmet de père en fils et dès l'adolescence. C'est le contraire du tempérament anarchique, qui ne veut se soumettre à aucune contrainte et qui ne croit qu'à l'individu. Le Méridional est cohésif. Il compte sur la force de collectivité pour faire valoir ses revendications.

J'ajoute qu'il est fait pour l'union et qu'une multitude de Provençaux, de Languedociens, voire de Gascons, est toujours plus sage que chacun des éléments qui la composent. Les grandes et pacifiques assemblées de Nîmes et de Montpellier en ont fait récemment la preuve. On n'ignore point là-bas que l'obéissance au chef élu et la discipline rigoureuse sont les premières conditions de la victoire. D'où ce mot magique: "Marcellin l'a dit."

Il n'y a guère que dans le Midi qu'on voit des foules harmonieuses, ingénieuses, avec une police spontanée, des chants cadencés, où les passions ne dégénèrent pas en rixes et en vaines querelles. On ne se bouscule pas en défilant. Chacun reste à sa place et sous son emblème. Les "ne pressez pas.... serrez les rangs.... dégagez...." se succèdent à intervalles fixes comme dans une parade militaire. Imaginez ce que donneraient, au bout d'une heure de piétinement, à Paris, sept cent mille manifestants sur la place de la Concorde et dans l'avenue des Champs-Elysées. Combien d'agents de police et d'escadrons de cuirassiers ne faudrait-il pas pour les contenir!

Eh bien, une maladresse de la part de l'autorité venant irriter ou brutaliser ces masses pacifiques suffirait à déchaîner les pires excès. On peut dire que la folie des Méridionaux est équivalente à leur sagesse, aussi spontanée, aussi irrésistible. Il se révèle alors dans les plus calmes et les plus prudents un furieux que rien n'arrête, un enragé de destruction. Le "tant pis pour moi et pour les autres" devient aussitôt la règle de ces outranciers qui vont jusqu'au bout de leur colère comme ils allaient, la seconde auparavant, jusqu'au bout de leur retenue.

Je n'ai jamais oublié cinq ou six campagnards venus de Tarascon à Arles dans un wagon de seconde avec des billets de troisième et auxquels les employés de la gare voulaient à toute force faire comprendre qu'ils avaient à payer un léger supplément. On parlementa pendant une demi-heure. Ceux-là insistaient. Ceux-ci résistaient. Finalement les gendarmes s'en mêlèrent, et heureusement, car la contestation avait dégénéré en hargarre et menaçait de s'achever en tuerie. Ce furent des forcenés hurlant et se débattant que l'on dut attacher pour les emporter au commissariat. Or, les choses s'étaient gâtées au moment précis ou un employé avait secoué le bras d'un paysan.

Je crois bien, d'après les traditions familiales, que c'est un de nos parents qui poussa dans le Rhône son cheval et sa voiture pour ne pas acquitter un droit de péage qu'il jugeait exorbitant. Ce après avoir épuisé tous les arguments juridiques.

Entre compatriotes du soleil, la solidarité est très grande. Contrairement à ce qu'on croit en général, l'amitié est chez les Méridionaux plus stable et plus profonde que l'amour. La félonie, la trahison y sont choses extrêmement rares et cruellement expiées. Quand il s'agit d'affaires importantes et de questions politiques, les femmes ne sont pas appelées au conseil. Elles suivent le mouvement. Rien de plus. On n'est pas mépris. C'est division du travail d'après les capacités. Elles ne sont d'ailleurs ni légères ni frivoles et elles participent de tout leur cœur aux préoccupations de leurs maris. Mais elles savent que leur ingérence directe ne compterait pas et même les rendrait un peu ridicules.

Dans un pays où l'hospitalité est la règle, où le métayer régale le passant de ce qu'il a de meilleur et refuse d'accepter toute rémunération, vous devinez ce que peut être l'abri dû aux fugitifs et aux partisans traqués. Chacun tient à honneur de les défendre, de les cacher, de faire la nique aux persécuteurs. Les récits du temps de la Révolution et de la Terreur Blanche abondent en traits de ce genre. Celui qui livrerait son hôte, s'il échappait au châtiment, n'aurait plus qu'à s'expatrier.

Enfin, j'ai souvent observé chez les populations méridionales des variations de sensibilité plus rapides qu'ailleurs, des passages brusques de la pitié à la cruauté, qui tiennent sans doute à des alternatives de lumière et d'ombre dans les zones correspondantes du cerveau. Il y a tout à attendre avec elles de la générosité comme de l'implacabilité. Le même homme vous présente à un moment différent de la journée, et sans que vous ayez rien fait pour le modifier, sa sécheresse ou sa tendresse. Cela n'a pas de rapport avec la circonstance extérieure. C'est le rouleau de la vie intérieure qui va plus vite que dans les races privées de chaleur héréditaire ou ambiante.

Alphonse Daudet a peint des Méridionaux très complets et très variés. Aubanel a fait resplendir toutes les facettes de la passion provençale, brève et brûlante comme un diamant incandescent. Frédéric Mistral a chanté le sol et l'histoire. Mais l'âme du Midi, après ces grands témoins, demeure encore quelque chose d'insaisissable, de fermé, comme un coffret au plein soleil. Tant il est vrai que la littérature n'enregistre que des manifestations, un décor, et qu'il appartient à l'histoire de nous révéler peu à peu les profondeurs d'un tempérament. Je parle bien entendu de l'histoire agissante, non de celle qui gît dans les bibliothèques comme un alignement de momies parfois splendides, mais toujours desséchées sous les bandelettes des gloses et interprétations.

L'unité nationale, indispensable à la patrie, ne supprime pas les différences régionales. Elle forme le faisceau avec toutes les vertus, toutes les énergies, toutes les manifestations des provinces. Elle compose, de ces forces multiples et de ces humeurs contrastées, un seul personnage harmonieux et fondu qui joint au souvenir de sa grandeur l'espérance de sa prospérité. Souhaitons que le jacobinisme, qui se nourrit de divisions, n'exaspère pas les vignerons du Midi jusqu'à leur faire oublier leur rôle dans la grande communauté française.

—LÉON DAUDET.

La situation.

Un vieux professeur, que tourmentent les troubles révolutionnaires du Midi, s'écrie:

—O tempora, ô Jaurès!

INFORMATIONS.

Légion d'honneur— Sont nommés chevaliers de la Légion d'honneur: MM. Bolow, sujet norvégien, négociant; Dalziel Davison, sujet britannique, industriel; Della-Casa, sujet italien, directeur de la maison des voitures électriques, procédés Krieger; Gutzeit, sujet norvégien, négociant; Heide, sujet norvégien; Herlofson, sujet norvégien; Haguet, citoyen américain; Lochen, sujet norvégien, négociant.

—Par une décision qui sera unanimment approuvée dans le monde de la presse et dans celui des affaires, le ministre des affaires étrangères vient de conférer le grade de chevalier de la Légion d'honneur à M. William Huguet. Le nouveau légionnaire est citoyen américain et, détail très américain, il a, à l'âge de trente-neuf ans, plus de vingt-cinq ans de service dans l'administration, dans la presse et dans la publicité; son passage au "Journal des Débats", auquel il collabora pendant plusieurs années, lui a conquis dans le monde de la presse les amitiés les plus solides, et, depuis qu'il dirige l'importante agence de publicité "Huguet, Minart et Co", il a réussi, ainsi que son associé, à se concilier l'estime et l'affection de tous les journaux avec lesquels il est en rapport d'affaires

Une Prophétie.

Un de nos confrères a retrouvé dans l'"Echo du Merveilleux," journal de M. Gaston Méry, des articles signés Nebo qui prédisaient, cinq ans d'avance, quelques uns des évènements auxquels nous assistons aujourd'hui. L'homme qui signe de ce pseudonyme, ne se donne pas pour un voyant et un inspiré, ni un mystique, mais pour un savant qui puise ses certitudes dans l'étude de l'histoire et de l'astronomie. Il prétend avoir constaté que les grands faits de l'histoire se reproduisent périodiquement en même temps que certains aspects du ciel. Ces "cycles astraux" lui ont permis d'annoncer, pour la date exacte à laquelle elle a eu lieu, la signature du traité russo japonais. Il aurait de même prédit, à jour fixe le drame qui ensanglante le Midi. Cette prédiction était développée dès 1902 dans cinq numéros de l'"Echo du Merveilleux," mais sans indication de date. Le 15 mars 1903, Nebo, précisant ses calculs antérieurs, désignait la date du 21 juin 1907. "L'année 1907, écrivait-il, sera une année profondément néfaste où les fureurs et les passions d'une populace déchaînée pourront se déployer en toute liberté et y arriver à la toute puissance. En particulier, le 21 juin 1907 paraît devoir réunir les plus malfaisants de tous les aspects. On y constate la conjonction de Neptune à la fois avec Jupiter et le Soleil, c'est-à-dire avec les deux astres les plus bénéfiques, qui apporteront à la plèbe un succès à peu près certain. Uranus, en opposition avec la conjonction précédente et en conjonction lui-même avec Mars, la planète fatale, est aussi fortement maléficiée que possible. De plus, Saturne est en quadrature tant de la triple conjonction de Jupiter, de Neptune et du Soleil, que de la conjonction d'Uranus avec Mars, dont il surcharge encore la mauvaise signification.

"Avec de semblables aspects, on peut s'attendre pour cette date à toutes les calamités possibles: vols, pillages, massacres, incendies et toutes les atrocités renouvelées de 93...." —Puisse la prophétie ne pas se réaliser jusqu'au bout.

Les grèves en mai 1907 en France.

En France, 148 grèves ont été signalées, en mai, à la direction du travail.

Le nombre des ouvriers qui y ont pris part, connu pour 142 d'entre elles, est de 18 056. Il y avait eu, en mai 1906, 272 grèves et le nombre moyen de celles qui se sont produites, au cours du même mois, pendant les cinq dernières années, est de 69.

Ces 148 grèves, dont 94 n'ont atteint qu'un seul établissement, sont dues aux principales causes suivantes: demandes d'augmentation de salaire 108, demandes de diminution du temps de travail 10, demandes de réintégration d'ouvriers ou de contremaîtres 18, demandes de renvoi d'ouvriers, contremaîtres, directeurs 9, contestations relatives au règlement d'atelier 4

Ces grèves ont éclaté dans 43 départements et on en a compté: 42 dans le Nord, 16 dans la Seine, 7 dans les Bouches-du-Rhône et dans la Haute-Vienne, 6 dans la Loire, 5 dans le Rhône, 4 dans les Alpes-Maritimes, le Cher et la Seine-Inférieure, 3 dans les Ardennes, Meurthe-et-Moselle, le Tarn et les Vosges, 2 dans les Hautes-Alpes, l'Ariège, la Dordogne, le Gard, Ile-et-Vilaine, l'Isère, la Nièvre, le Pas-de-Calais, la Haute-Savoie et Seine-et-Oise, et 1 dans 21 autres départements.

Les industries ou professions atteintes se répartissent comme suit: bâtiment, 40 grèves; industries textiles, 31; travail des métaux, 17; mines et carrières, 10; transports et manutention, 8; cuirs et peaux, 7; ouvriers agricoles, potiers, 6; papiers et imprimerie, alimentation, 5; industries chimiques, 4; ouvriers de fabriques de ciment, verriers, 2; broseiers, chaufourniers, ébénistes, limetiers, tonneliers, 1.

Des 148 grèves commencées en mai, 113 ont pris fin, après avoir duré respectivement: vingt quatre, 1 jour ou moins de 1 jour; onze, 2 jours; quinze, 3 jours; neuf, 4 jours; huit, 5 jours; quatre, 6 jours; sept, 7 jours; deux, 8 jours; quatre, 9 jours; une, 10 jours; quatre, 11 jours; sept, 12 jours; trois, 13 jours; deux, 14 jours; deux, 15 jours; une, 16 jours; deux, 17 jours; une, 19 jours; une, 22 jours; une 24 jours; une, 27 jours; une, 28 jours; une, 32 jours, et une, 34 jours.

Madame de Boigne.

Les Mémoires de Mme de Boigne, que publie la "Revue Bleue", contiennent quelques amusantes anecdotes sur les femmes de la Restauration. Le marquis de Rivière, partant pour son ambassade de Constantinople, faisait ses adieux à la duchesse douairière d'Orléans. La duchesse saisit cette occasion de lui demander un service important. Elle voulait du café, du meilleur café d'Orient. "Combien? dit le marquis.—Je ne sais pas; beaucoup. Le café se garde-t-il?—Oui. Même il s'améliore. — Alors, j'en veux une grande provision. — Mais encore, combien? — J'en voudrais douze livres." Sans respect pour l'étiquette, tout le monde éclata de rire. Elle aurait de même, dit douze cent mille livres. L'émigration n'avait donné aux femmes de ce temps aucune idée de la valeur des choses. La femme d'un fermier général, immensément riche, s'informait du fils d'un de ses gens. On lui répondit qu'il allait à l'école. "Et combien cela vous coûte-t-il?—Un écu par mois.—Un écu! c'est bien cher! J'espère au moins qu'il est bien nourri." Mme Victoire a bien pu dire sans malice, dans un moment de disette, que le peuple devrait se nourrir de croûte de pâté. Sa niaiserie pouvait être d'autant plus ingénue qu'elle détestait le pâté: non seulement elle n'en mangeait pas; elle n'en pouvait pas voir.

BAZAINE-HOCHE.

Bazaine parent ou allié de Hoche! Ce rapprochement entre le maréchal et le soldat révolutionnaire qui ne tint pas la parole donnée aux royalistes de Quiberon serait curieux.

Dans son dernier livre, le docteur Cabanès publie une pétition adressée à Napoléon Ier le 1er octobre 1808 par la famille de Hoche et parmi les signatures nous lisons celle de Mme Bernelle s'intitulant épouse du lieutenant-colonel de la garde de Paris. Bernelle devint général et commandait la légion étrangère lorsque cette légion fit la campagne d'Espagne sous la cocarde des Chrétiens contre les Carlistes. Or, Bernelle — mari d'une parente de Hoche—avait emmené un jeune engagé volontaire, "son neveu", originaire comme lui de Versailles. Ce neveu qui revint d'Espagne avec le grade de sergent-fourrier, c'était Bazaine.

Aux érudits d'éclaircir ce petit problème.

AMUSEMENTS.

WHITE CITY.

La représentation de "Fra Diavolo" a été acclamée par une foule nombreuse hier soir au Casino de la White City. Le concert de l'orchestre a été également très goûté du public.

La semaine prochaine, à partir de dimanche, la troupe Olympia jouera "La Mascotte", une des plus populaires opérettes du répertoire.

—Le fameux ténor Carl Haydu, que notre public a tant apprécié il y a quelques années lorsqu'il jouait avec la troupe d'opéra Olympia au Théâtre Lyrique, est arrivé hier de San Francisco où il a rempli un brillant engagement.

Il vient finir la saison au Casino de la White City avec la troupe Olympia, et il débutera dans "Cavalleria Rusticana", le dimanche 14 juillet prochain.

C'est une recrue qui ne pourra qu'augmenter la popularité dont jouit l'excellente troupe parmi nous.

WEST END.

Il va sans dire que la fête nationale du 4 Juillet avait attiré beaucoup de monde à West End hier soir.

Le concert, la représentation de vaudeville et les vues animées du kinodrome ont été, comme toujours, très applaudis.

Miss Sophie Brandt est à la tête du programme qui sera inauguré dimanche soir.

Feuilleton

—:DE:—

L'Abeille de la N. O.

No. 24. Commencé le 8 juin 1907

LES CRIMES D'UN HÉROS

PAR

THÉODORE CAHU

PREMIÈRE PARTIE

XX

LA VENGEANCE DE CLAUDIA.

(Suite.)

—C'est regrettable, car ce renseignement serait très important pour établir une présomption.

Le commissaire s'en alla.

L'affaire se dessinait et semblait s'éclaircir. Le rapport du vicomte et celui de Firmin qui avaient assisté à la scène du bal étaient la réponse directe au télégramme de Nancy.

Hermann était donc inculpé d'un premier crime, avoué par lui en présence de témoins. Le mutisme du docteur Giraud et de Fernande n'avait pu qu'entraver un moment l'œuvre de la justice.

Mais quelle connexité ce drame du château de Champigneulles pouvait-il avoir avec le meurtre d'une femme de chambre? Etait-il présumable qu'après avoir tenté de tuer son père, le comte de Châteaubourg soit revenu à Paris afin de commettre un second crime?

Telle était la question que les magistrats essayèrent d'élucider au début de leur enquête, lorsqu'ils vinrent constater la mort d'Adèle.

Accompagnés de Claudia, ils se rendirent d'abord dans la chambre où gisait la victime. L'état des lieux fut dressé et le médecin procéda à l'examen du cadavre pendant que le juge d'instruction, installé dans une pièce voisine, interrogeait successivement les habitants de la maison.

Nous ne retiendrons que l'interrogatoire de Claudia.

—A quelle heure a dû se produire le crime? demanda le juge.

—Vers deux heures du matin, répondit-elle.

—Qui vous le fait supposer?

—C'est que, un peu avant deux heures, ma femme de chambre a été vue causant avec M. de Châteaubourg, dans le petit salon. Quand monsieur le commissaire m'a interrogée, j'étais encore sous le coup de l'émotion, et je ne me souvenais pas de ce détail.

—Voulez vous dire par là que vous soupçonnez M. de Châteaubourg d'être l'auteur du crime?

—Je n'ose rien affirmer, et je n'accuse personne. Je dis simplement ce que je sais.

—M. de Châteaubourg est votre amant, articula le juge lentement.

—Oui.

—Depuis longtemps?

—Depuis plus de deux ans.

—Vous n'avez pas de motif de lui en vouloir?

—Pourquoi lui en voudrais-je? répondit-elle étourdiment. Il voulait m'épouser. Et il était allé voir son père pour lui demander son consentement à notre mariage.

—Cela s'expliquerait peut-être après la scène qui a eu lieu entre vous et lui, à la fin du bal.

Claudia répliqua vivement, avec une apparente franchise:

—Certes, je n'ai pas oublié ses insultes, mais si je le soupçonne, ce n'est pas pour ce motif; c'est parce que j'ai vu le porte-monnaie dans la chambre.

—Ce n'est pas une preuve, c'est un indice tout au plus. Ce porte-monnaie a pu être placé là par l'assassin ou par son complice pour dérouter la justice.

Claudia crut que le juge la visait par ce mot complice. Elle riposta maladroitement comme si elle était soupçonnée.

—Je puis prouver que je n'ai pas quitté mes appartements cette nuit. Interrogez mes domestiques.... C'est par l'un d'eux que j'ai connu le crime et ils étaient avec moi quand je suis entrée dans la chambre d'Adèle.

—Je ne vous accuse pas!.... Mais puisque vous accusez vous-même votre amant et que la pièce à conviction qui est le porte-monnaie semble venir à l'appui de votre croyance, pouvez-vous nous dire le mobile que vous attribuez au crime?.... On n'assassine pas les gens sans motif.... M. le comte Hermann n'avait aucun motif d'en vouloir à cette femme.

—Ce mobile, je l'ignore. Mais puisque M. de Châteaubourg a avoué devant moi avoir assassiné son père, il n'y a rien d'extraordinaire à ce qu'il ait tué une femme de chambre.

—Ça n'est pas la même chose!.... Le premier crime peut s'expliquer. On comprend moins le second.

A ce moment de l'interrogatoire, le médecin vint faire son rapport.

—La victime, dit-il, a été empoisonnée. Le meurtrier a employé un poison très violent, d'un effet foudroyant, dont je ne puis définir la nature après un simple examen. Tout ce que je puis affirmer, d'après certains symptômes, c'est que le poison employé ne semble pas rentrer dans les catégories ordinaires... Peut être quelque poison des contrées tropicales....

Le chef de la sûreté intervint alors, en s'adressant au juge d'instruction.

—Le cocher John, dit lord Wilcox, dont vous avez parcouru le dossier, a été négrier au Mozambique, à Madagascar.... Il a beaucoup voyagé en Afrique.

Claudia lui lança un regard mauvais, tandis que le juge reprenait en s'adressant à elle:

—M. de Châteaubourg s'est trompé en s'accusant. Il n'a pas assassiné son père, qui est bien vivant.... Et comme, d'autre part, on ne voit pas l'intérêt qu'il aurait eu à empoisonner votre femme de chambre, ne serait-ce pas plutôt sir John Wilcox qui s'en serait débarrassé parce qu'elle connaissait certains secrets dangereux pour votre repos commun?

Claudia protesta.

—Alors vous m'accusez d'être sa complice? s'écria-t-elle avec emportement. C'est insensé! Eh bien, moi, je prétends que c'est M. de Châteaubourg le meurtrier. Dans un accès de fureur, comme il en a souvent, pourquoi n'aurait-il pas assassiné ma femme de chambre?... Peut-être, malgré l'or qu'il lui a donné, n'aura-t-elle pas voulu trahir John?.... Le comte Hermann était jaloux de sir Wilcox, ceci est facile à prouver.

—C'est une hypothèse, rien de plus.

—Il y a le porte-monnaie, répondit-elle obstinément.

Le juge poursuivit, sans s'arrêter à cette objection:

—Vous ne savez pas où est sir Wilcox?

—Non, il est parti, et moi, je n'ai pas bougé d'ici. Comment voulez-vous que je sache?

—Vous saviez qu'il trichait au jeu?

—Non, monsieur.

—Vous ignorez aussi son passé?

—Je ne sais rien. Ce que je puis dire, c'est que John n'a pas quitté les salons, tandis qu'Hermann qui connaît bien les appartements a été vu avec ma femme de chambre. Les domestiques en témoigneront.... Il a pu s'échapper un moment et lui donner un rendez-vous dans sa chambre pour causer plus à l'aise.

L'interrogatoire menaçait de s'éterniser. En outre la connexité supposée entre, les deux meurtres, si Hermann était le seul coupable n'apparaissait pas. Ce point restait dans l'ombre.

—Nous tournons toujours dans le même cercle, fit le juge en s'adressant au chef de la sûreté, finissons-en et résumons-nous... Un fait reste acquis, le porte-monnaie trouvé qui tend à faire peser la charge sur Hermann de Châteaubourg. La femme de chambre a été empoisonnée, ce qui semblerait démontrer que l'auteur du crime serait plutôt sir Wilcox qui a voyagé aux colonies.... Dans ce dernier cas, la complicité de Madame est possible quoique non établie. Est-ce votre avis?

—Parfaitement.

—Veuillez donner l'ordre que le corps de la victime soit transporté à la Morgue aux fins d'autopsie.

Le chef de la sûreté appela un agent et lui remit un ordre écrit pour s'acquitter de cette mission. Le juge signa ensuite un mandat d'amener contre Hermann de Châteaubourg, et un double mandat d'arrêt visant John Wilcox, inculpé d'autres méfaits, et Claudia de Léridol, complice présumée.

Malgré sa protestation et ses cris, Claudia fut expédiée au dépôt de la préfecture, et de là à Saint-Lazare.

Elle prit comme défenseur l'un des maîtres du barreau, célèbre par ses succès dans les procès d'assises, et qui, très habile à émouvoir les jurés, avait fait plusieurs fois acquitter des coupables.

Après six semaines de prévention, aucune charge sérieuse ne s'élevant contre Claudia, le par-